

— Pardon, pardon, dit-elle, pardon pour Pierre. Puis d'un ton de profonde terreur et de pitié, elle se redressa en criant : — Oh ! pauvre Pierre ! comme es-tu fait !

Pub elle expira.

Je me retournai, croyant que Pierre venait d'entrer, mais point. Je vis seulement la voisine qui m'avait promis de revenir : elle paraissait honteuse de m'avoir laissée seule pendant un si long temps. Elle avait entendu comme moi les dernières paroles de Jeanne, mais sans y attacher d'importance. Je baisai Jeanne et lui fermai les yeux, puis nous l'ensevelîmes

Au point du jour, je rentrai chez moi, brisée d'émotion et me proposant de m'accorder quelques instants de repos : mais à peine avais-je mis un peu d'ordre dans la maison que, des pas pesants et réguliers se firent entendre, une sourde rumeur les accompagnait.

— Qu'est-ce encore ? me dis-je, et je m'avançai sur le seuil de ma porte entr'ouverte.

Je vis alors deux hommes qui portaient, sur une civière faite de branchages, un jeune garçon recouvert de haillons sanglants. C'était Pierre, Pierre, qu'à son dernier moment, l'amour de sa mère avait entrevu dans ce triste état, Pierre, blessé à mort par les francs-tireurs, qui l'avaient pris sans doute, et peut-être hélas ! non à tort, pour un espion. Il avait reçu ce beau coup, la veille au soir, à son retour de la commune de V*** où il était allé boire le reste de l'argent de sa trahison et avait passé toute la nuit dehors au froid. Des hommes du village l'avaient trouvé gisant sur la lisière d'un petit bois, à peu de distance.

Ainsi que vous le voyez, la punition, et plus terrible qu'il ne l'avait méritée, ne s'était pas fait attendre.

M^{me} Marther se tut.